
TIGZIRT ET TAKSEBT

(RUSUCCURRU)

DEUXIÈME ARTICLE (1)

A 3 kilomètres seulement à l'est de Tigzirt, après avoir franchi à gué l'oued Faraoun (2) et gravi une pente abrupte, que la voie romaine devait éviter par un grand lacet, on trouve les premières maisons du village kabyle de Taksebt.

« Taksebt, » en langage berbère actuel, signifie « l'endroit fortifié. » On ne saurait trouver une dénomination plus justifiée que celle-ci. Aujourd'hui même, les remparts anciens disparus, l'Acropole de Taksebt reste un nid d'aigle imprenable, formé par une enceinte de roches presque verticales au point culminant du promontoire (cap Tedlès), c'est-à-dire à 250 mètres au-dessus du niveau de la mer, qui la défend de trois côtés.

MONUMENTS DE TAKSEBT

Sur un point principalement, les roches stratifiées affectent un saisissant aspect : on dirait d'un rempart véritable avec ses créneaux, placé là par la nature pour éviter aux possesseurs du terrain la peine de le fortifier.

(1) Voy. *Rev. Afr.*, 1891, p. 5.

(2) *Irzer Temda* de la carte du Service topographique.

C'est à cet endroit, plus spécialement dénommé en arabe « El-Ksar » (1), que s'élevaient les deux édifices de nos figures 10 et 11-2; l'une, petite chapelle dont trois arceaux subsistent encore; l'autre, basilique (?) de vastes proportions, mais dont un seul pilier a été conservé.

On remarquera dans l'église de la figure 10 la décoration des sommiers des arcs : l'un est orné d'une rosace que nous retrouverons dans la grande basilique de Taksebt; l'autre d'un P (*rhô?*) entouré de rinceaux, qui paraît continuer le X (*lchi?*) grossièrement tracé sur la clé du même arc.

L'édifice de la figure 11-2 est remarquable par ses consoles, dont une est encore en place sur le seul pilier resté debout. Le profil de ces consoles, formé de trois répétitions de la même moulure, n'a rien de romain; en revanche, on le retrouve en Europe dans des édifices du XI^e siècle (2).

Au-dessous de cette console, il y avait une colonne sans chapiteau. Nous verrons de même à Tizirt des colonnes sans chapiteau supportant des consoles.

L'enceinte romaine, partant de ce point, forme un large V aux branches écartées; des remaniements des basses époques y sont nettement visibles, notamment en un point où l'on semble avoir voulu réparer une forte brèche à l'aide d'un éperon saillant. Au milieu des deux branches est un ravin surnommé par nous le « champ des stèles, » car chaque coup de pioche y rencontrait une pierre sculptée. Non loin de là s'élevait un édifice important dont on voit encore les nombreux piliers ornés de gros bossages rudes comme on en trouve aussi à Tizirt. Cet édifice semble être un temple, dont le champ des stèles serait le *téménos*.

Avec les ex-voto de pierre, nous avons trouvé là un

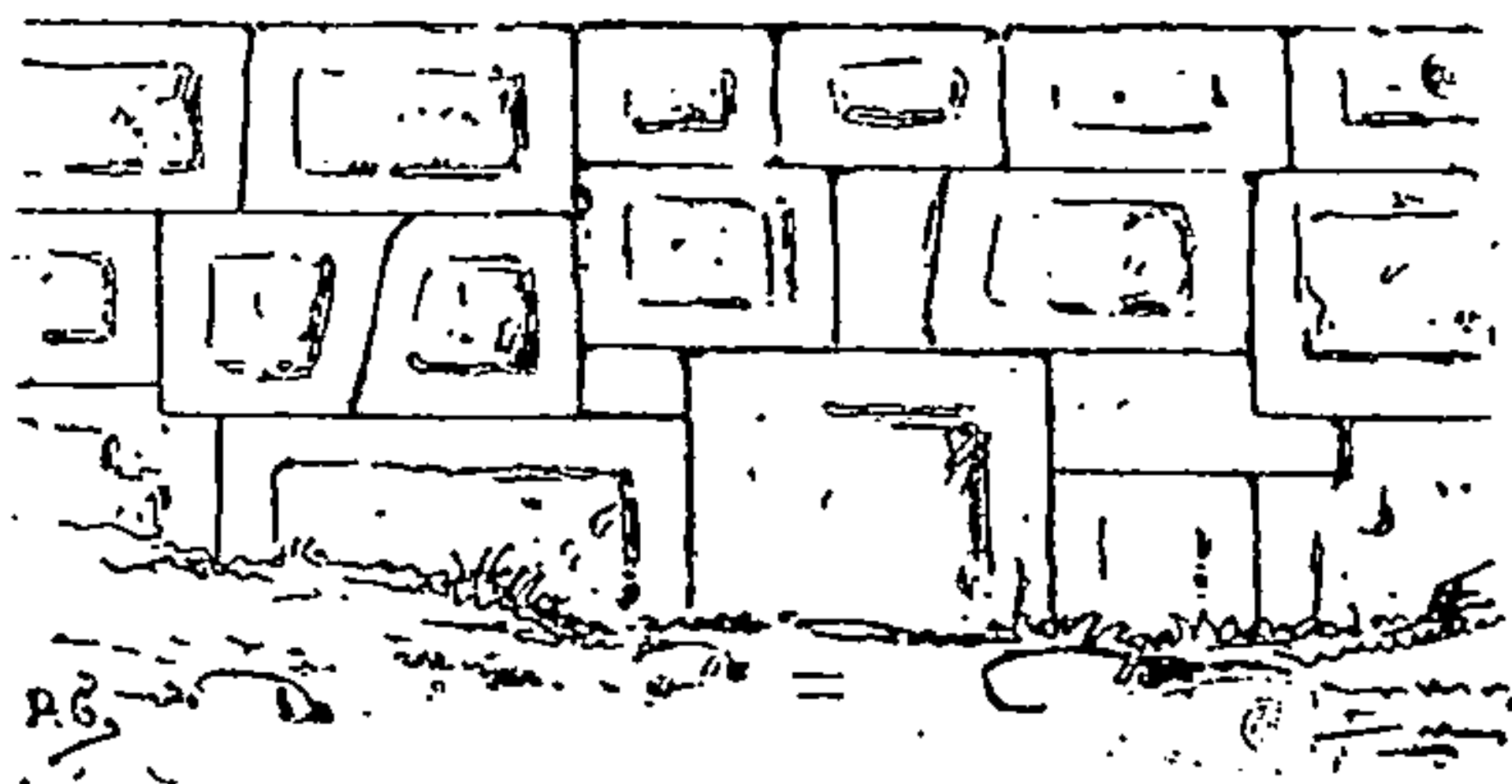
(1) Le château. — Même racine que Taksebt.

(2) Viollet-le-Duc, *Dict. d'arch.* (article *Corbeau*).

sistre en bronze assez bien conservé. La présence de cet instrument sacré, plus spécialement destiné aux fêtes d'Isis, n'implique pas forcément que le temple fût consacré à cette déesse; les emblèmes des stèles ne concorderaient point d'ailleurs avec cette attribution. On nous a raconté avoir vu non loin de là une inscription qu'un officier traduisit comme « une dédicace à la déesse des navigateurs. » Nous n'avons pas retrouvé cette épigraphe, dont l'interprétation était peut-être de haute fantaisie.

Au-dessus et à l'est du champ, sur une crête, nous avons mesuré une autre ruine composée d'un mur semi-circulaire percé d'une porte en plein cintre (fig. 11-1). Ces restes ne suffisent pas pour servir d'appui à une hypothèse sérieuse. C'est à quelques mètres de là que M. Pallu de Lessert a relevé l'inscription n° 13 (1).

Entre cet édifice et le champ des stèles, nous avons dessiné un mur dont l'appareil est très remarquable; la figure ci-jointe nous dispensera de toute description.



Cet appareil, qui n'a rien de romain, est fréquent à Tigzirt et à Taksebt; il est caractérisé par l'irrégularité des joints et par la forme des bossages. Bien qu'aucune preuve matérielle ne puisse être donnée à l'appui de notre manière de voir, nous considérons ce mode de construction comme *phénicien*, sinon d'époque, au moins de tradition. On conviendra que cette hypothèse

(1) *Bull. des Antiq. de France*, année 1889, séance du 15 mai.

est légitime, dans une localité où l'on trouve en abondance des stèles archaïques d'un style punique incontestable.

Tels sont les monuments que nous avons pu étudier, au cours d'une rapide visite, dans l'enceinte même de la ville ancienne. Il nous reste à décrire un édifice, le plus important de tous, qui, lui, était situé en dehors des murs de la ville, du côté de la terre, sans doute au bord de la voie qui montait à la cité romaine.

LE TOMBEAU

De Dellys même, par les temps clairs, on distingue nettement sur le revers sud de la montagne, une sorte de pyramide en forme de cône allongé, qui se silhouette sur le ciel. Le monument que l'on aperçoit ainsi, n'est autre qu'un tombeau de la belle époque, réduit aux deux tiers de sa hauteur et à la moitié de sa largeur, mais qui, tout mutilé qu'il est, offre encore un aspect imposant. Les gens du pays y voient un phare, une tour — attribution que le bon sens même contredit, puisque l'intérieur est un bloc de maçonnerie pleine.

L'édifice se composait d'un noyau compact en petits moellons, genre de construction bien connu des antiquaires, et qui est, avec la brique, le mode de construction éminemment « national » des Romains. Cette ossature était recouverte d'un revêtement en pierre de taille figurant un socle octogonal de 9 mètres de haut, surmonté d'une pyramide. Cette ordonnance décorative, connue sous le nom de *pseudo-monoptère*, est celle du fameux tombeau de Juba (Kebeur-Roumia). Mais ici, la proportion est en hauteur au lieu d'être en largeur, ainsi qu'il convient à un ensemble de proportions beaucoup plus restreintes.

Les 8 pans de l'octogone sont séparés par de grandes colonnes engagées, de style corinthien, surmontées

d'un entablement complet : architrave, frise et corniche. Sur la face orientale s'ouvre une niche en forme de porte, sans doute destinée à contenir la statue du défunt et au-dessus de laquelle un carré en creux annonce une inscription sur plaque de marbre ou de bronze, qui a disparu.

La restauration (fig. 7) n'offre aucune incertitude, sauf en ce qui concerne la hauteur de la pyramide ; mais la disposition de celle-ci ne pouvait pas différer beaucoup de celle que nous avons adoptée.

Le monument présente dans sa structure un détail bizarre, assez difficile à expliquer à première vue ; c'est la présence *dans l'intérieur de la maçonnerie*, d'un fragment de mur en pierre appareillée, orné de deux colonnes ioniques. Nous ne voyons qu'un seul moyen d'interpréter ce singulier dispositif : c'est d'admettre que le tombeau a été édifié sur les ruines d'un autre plus ancien, dont on a utilisé la partie existante, en la noyant dans la nouvelle construction. Cette supposition est confirmée par la présence dans la façade actuelle d'un fragment d'architrave qui est évidemment un remploi (fig. 8). Ce fragment était d'ailleurs caché par la plaque de l'inscription.

L'ancien tombeau était plus grand que le nouveau, comme l'indique la ligne pointillée du plan (fig. 9).

Quelle fut la cause de cette restauration ? Ce tombeau était-il celui d'un seul homme ou d'une famille ? L'inscription perdue nous l'eût peut-être appris, et il se pourrait qu'une fouille nous livrât ce précieux débris, de même qu'une tranchée souterraine nous montrerait sans doute la chambre sépulcrale qui doit exister sous l'édifice.

LE PORT DE SIDI-KHRALED

L'îlot qui a donné son nom à Tigzirt a certainement été rattaché à la terre ferme par une chaussée bâtie,

comme le montre assez la traînée de pierres visible sur le rivage. Mais la mer, qui ronge incessamment les falaises, a détruit cet ouvrage ; cependant le chenal est, encore aujourd'hui, si peu profond, qu'on peut aller à l'île sans perdre pied.

Cette jetée pouvait abriter suffisamment les navires pour permettre de débarquer par un temps calme. Mais, à proprement parler, il n'y avait pas de *port* à Tigzirt. Le vrai port — et l'un des meilleurs de la côte — était sans aucun doute à Taksebt, ou plutôt à Sidi-Khralel.

C'était un beau bassin naturel, de près de 150 hectares, abrité au sud et à l'ouest par la terre, au nord par une jetée naturelle de 1,500 mètres de long, formée par une levée verticale et admirablement rectiligne de roches analogues à celles de l'Acropole. Le port est actuellement ouvert du côté de l'est, mais on distingue l'amorce d'une jetée au S.-E., et d'ailleurs les vents d'est peu redoutables sur la côte d'Afrique, sont encore amortis en cet endroit par les hauteurs du cap Corbelin, situé à une vingtaine de kilomètres plus loin, et qui s'avance dans la mer plus profondément que le cap Tedlès.

Ce remarquable port naturel, placé au pied même de la ville, la situation inexpugnable de celle-ci, devaient entretenir longtemps chez les habitants le goût qui leur venait sans doute des Phéniciens, des entreprises maritimes.

Avant la conquête française, Taksebt fournissait à la marine barbaresque de redoutables corsaires. La tribu porte encore le nom de *Flisset-el-Bahr*, mot à mot : les « coupeurs » — les écumeurs de mer.

LÉGENDES LOCALES

Les gens du pays, peu communicatifs depuis les événements de 1871, ne s'ouvrent plus guère aux Français

Fig. 7.

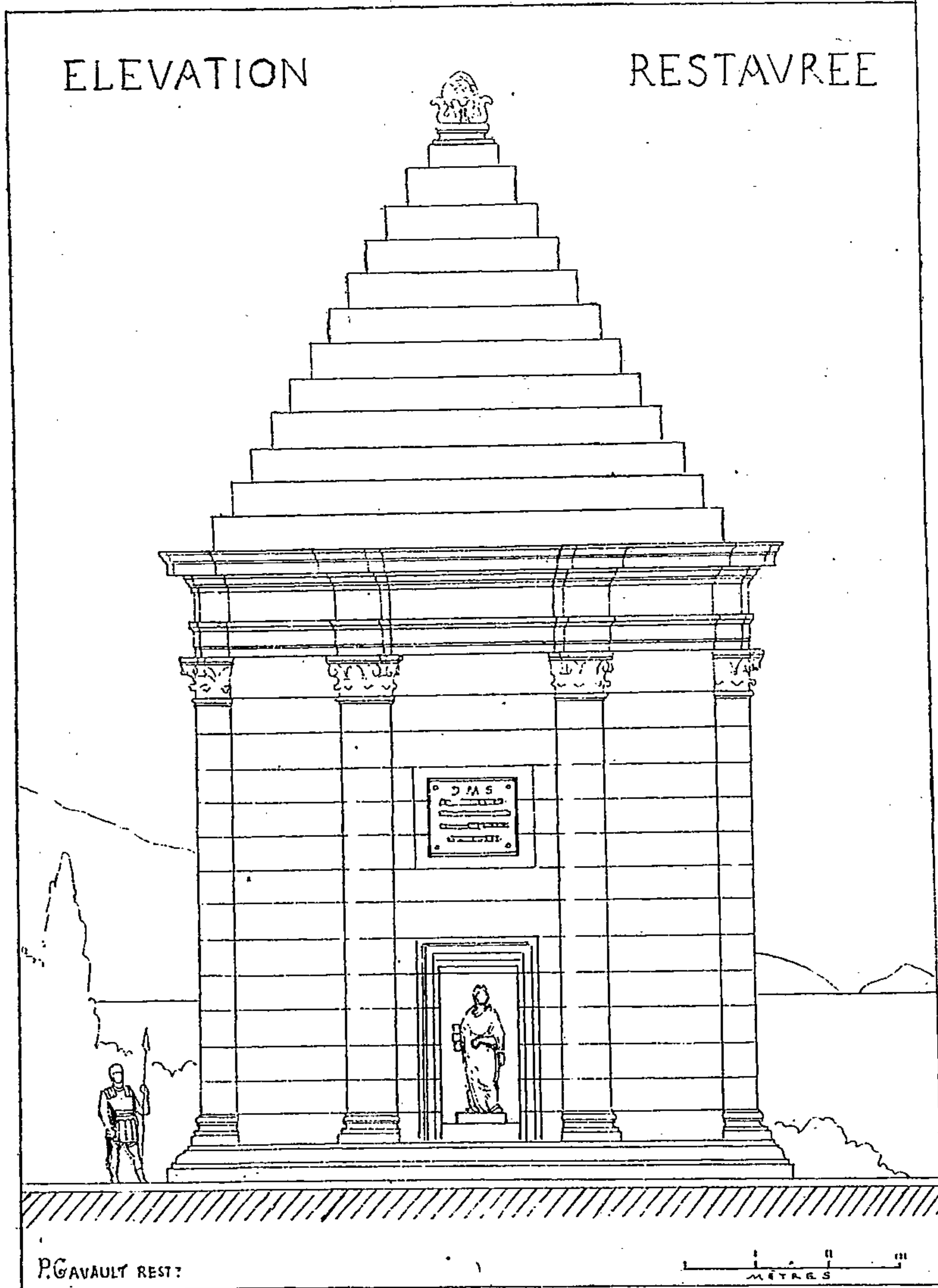


Fig. 8.

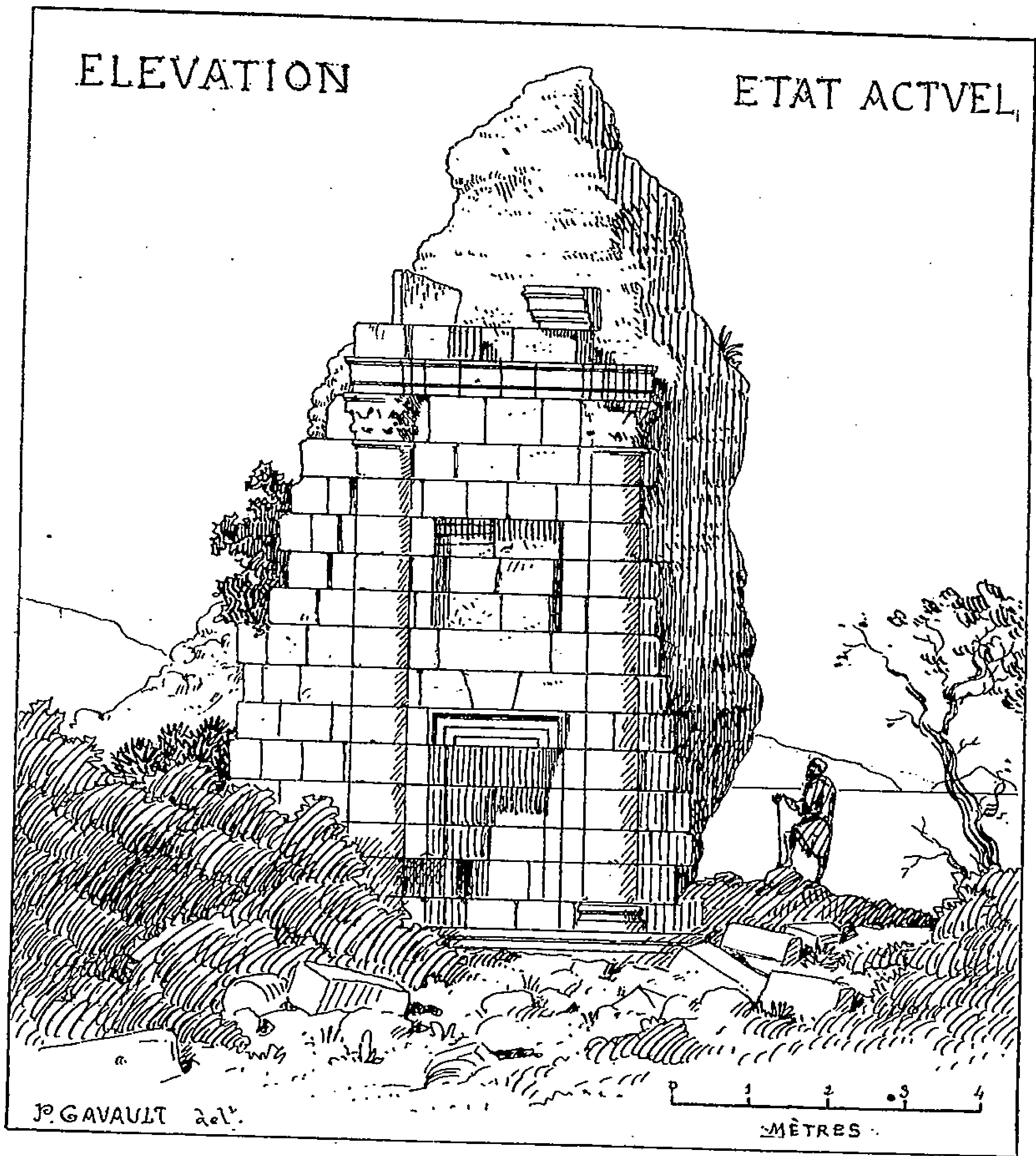


Fig. 9.

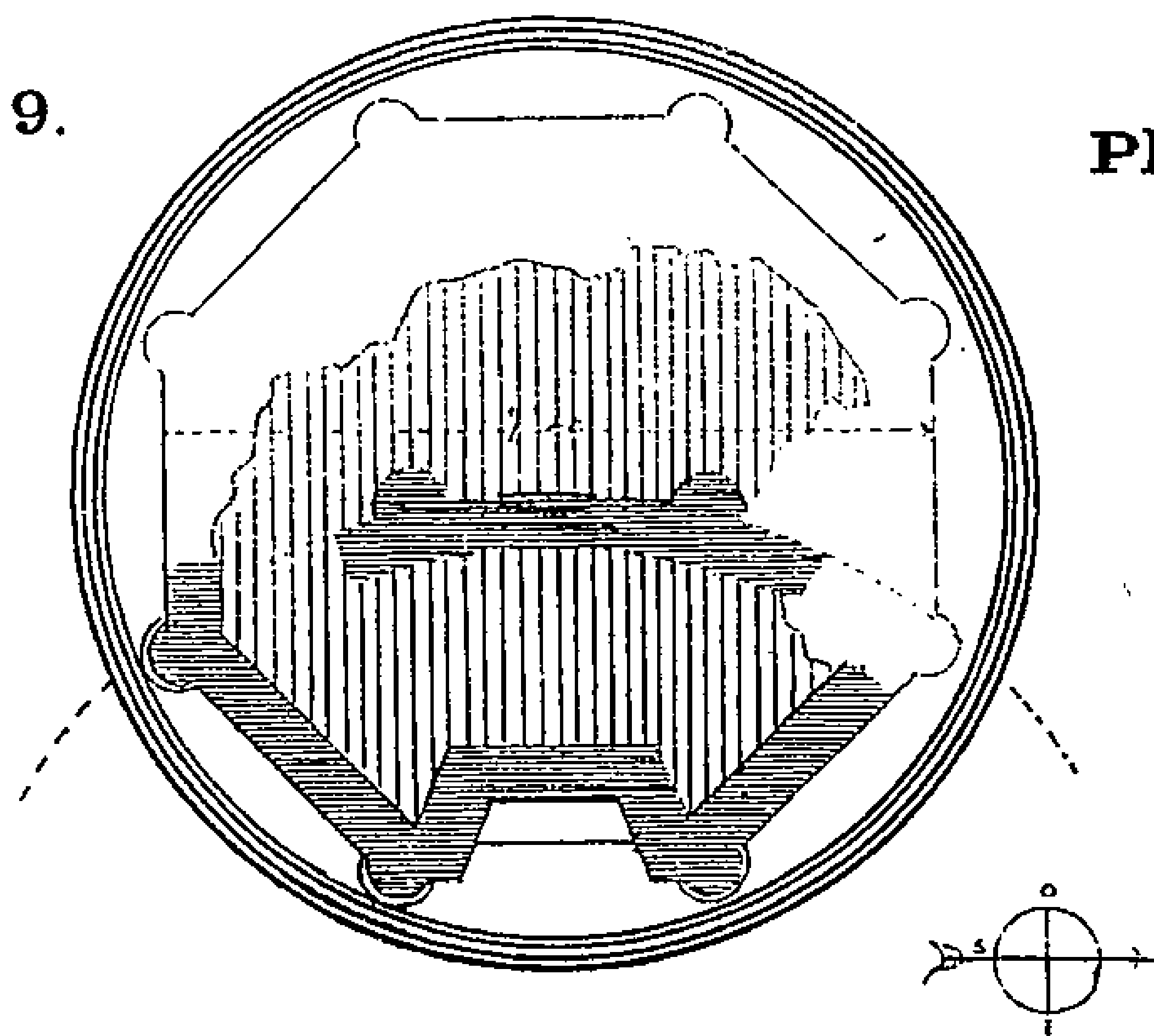


Fig. 10.

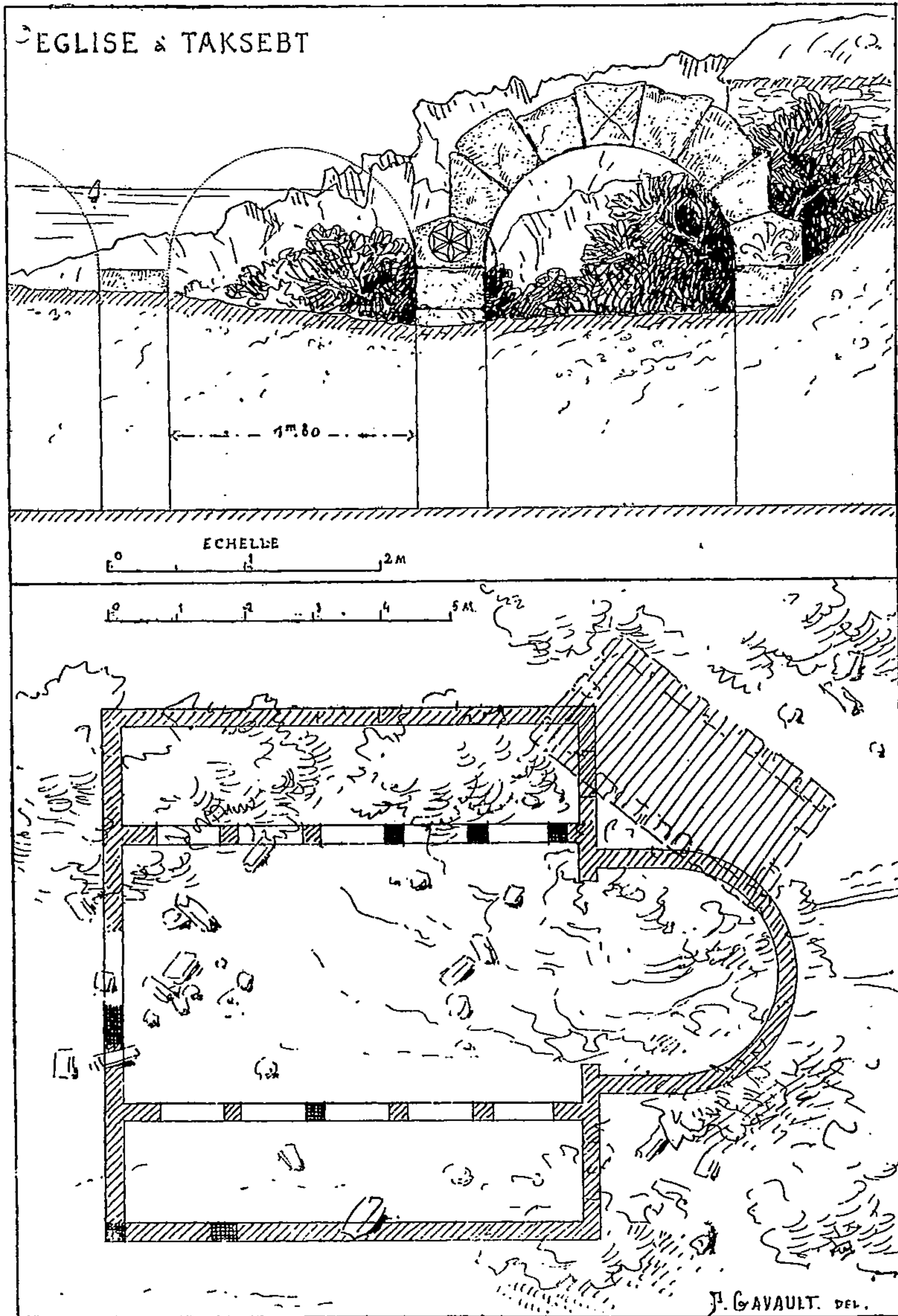
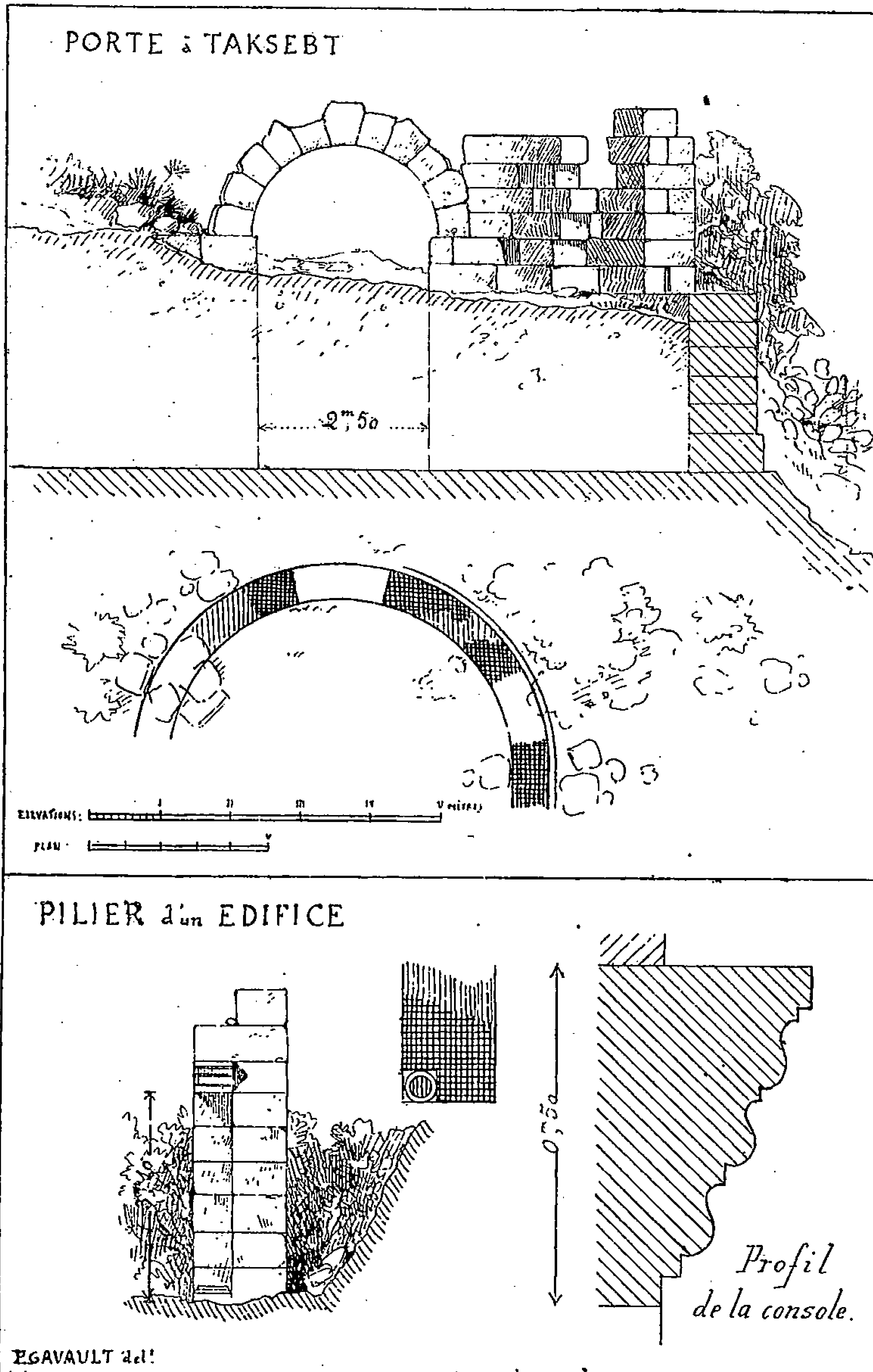


Fig. 11.



de leurs histoires nationales. C'est donc avant cette époque que M. Sicard a recueilli la tradition suivante, qui nous a été confirmée depuis par des indigènes :

Tigzirt et Taksebt ne formaient autrefois qu'une seule ville ; à l'ouest régnait le père, à l'est le fils. Un pont superbe unissait les deux cités...

Sans attacher à cette légende une importance exagérée, on peut remarquer qu'elle confirme curieusement l'explication donnée par M. Pallu de Lessert de la double appellation de Rusuccurru. Le pont lui-même n'est peut être pas aussi imaginaire qu'on peut le croire, car la voie romaine qui unissait les deux localités avait à traverser le ravin profond de l'oued Faraoun, sur lequel a pu, en effet, exister un pont.

P. GAVALT et Ch. BOURLIER.
